

Paris, 2 janvier 1916

5035



Mon cher et chère ami,

Je puis vous donner,
pour vous divertir un peu, des
nouvelles toutes fraîches de ma
garnison. Vous savez que j'ai
à Beffonds quarante soldats qui
couchent dans mes greniers, et quatorze
sous-officiers qui usurpent ma salle
à manger. Mon fourbailleur avait
aussi été affecté à un magasin de
provisions. Mais depuis on a trouvé
mieux. L'autorité militaire y a
transféré la prison. Il en résulte
que huit sentinelles, armées jusqu'aux
dents, nuit et jour, surveillent ledit
fourbailleur et toutes les issues de ma
demeure. Puis me donne un peu de
sécurité, car mes persennances ne
peuvent, ce me semble, en ces conditions,
faire trop de folies. Mais, après la
guerre, si la guerre finit avant moi,
je ferai mettre sur la porte de mon

pourlailler, pour l'édification de la
postérité, une inscription : "Prison militaire",
qui invitera les poètes de l'avenir à une
exacte discipline.

On a eu des nouvelles de mon
neveu qui est à Salonique. Il est en
bonne santé, dans un camp à quatre
kilomètres de la ville. Il est fier d'avoir
en à soigner des soldats ~~gerbes~~, qui
sont des hommes. Il dit avoir vu
à Salonique des soldats que tout craque
et mal habillés. — O Périchès ! — J'espère
que ces nouvelles remonteront un peu
ton père, qui, très impressionnable, était
tombré malade depuis quelques semaines
et dans un état de faiblesse passablement
inquiétant. Mon autre neveu, le genre
de ma sœur, beau-père du précédent, est
maintenant médecin d'une compagnie de
général, dans les tranchées de l'arrière,
sur Bourain. Il s'y trouve bien, les officiers
du génie étant, dit-il, plus intelligents que
ceux de l'infanterie, qui sont recrutés maintenant
un peu au hasard.

M. Poincaré a envoyé une tournée ^{annuelle}
bien longue à nos soldats pour la nouvelle
Il doit pourtant connaître les règles de
l'éloquence militaire, dont la première est

d'être bref. Mais faut-on à cet égard
 que, civil, il devrait garder le genre
 académique, sous peine de provoquer
 outre mesure la critique de Clemenceau.
 Le moment n'est pourtant pas propice à
 la belle prose. On a surtout besoin de
 brevités. Et les socialistes ont aussi
 parlé, parlé, parlé...; enfin ils en ont bien
 conclu. L'homme, dit le catholicisme, est une
 créature raisonnable, composé d'un corps
 et d'une âme. Mais avis que c'est surtout
 un être barbare, et qui prend volontiers les
 mots pour la réalité. Ceci vaut des en tout
 respect de notre personnel politique.

Les Grecs et leur gouvernement sont,
 je crois, parfaitement capables de ce que vous
 dites; mais ils n'osent le risquer qu'à
 la dernière extrémité et si la parole était
 perdue pour nous par ailleurs. Leur perfidie
 prouvera leur courage trop cher sans que
 les flottes anglo-françaises seront à peu
 près maîtresses de la Méditerranée. Il
 me semble que, malgré les fautes commises,
 la partie n'est pas de tout perdue pour nous.
 Seulement il n'y a plus de fautes à commettre,
 parce que, malgré tout, les ressources du
 pays s'épuisent, et qu'il ne faudrait pas être
 à bout de forces avant les Allemands.

Je suis heureux que la santé
de Monsieur Descegneux se soit sensiblement
améliorée. Il n'y a qu'à reprendre peu à
peu des forces. Pêcher en très cléments cette
année. Angers peut remplacer Cannes,
au moins provisoirement. Fais-moi confiance
à la vie et à l'avenir autant qu'il est
besoin pour ne pas nous inquiéter dans
le présent.

Affectueux respects,

A. Loisy